

comme un sceptique sur lequel il est impossible de compter fermement au point de vue révolutionnaire; l'autre, par contre, peut sembler un révolutionnaire ardent. Mais, au moment décisif, tous deux marchent la main dans la main, s'élèvent contre l'insurrection. Pourtant, tout le travail de préparation n'a de valeur que dans la mesure où il rend le Parti, et surtout ses organes dirigeants, capables de déterminer le moment de l'insurrection et de la diriger. Car la tâche du Parti communiste est de s'emparer du pouvoir afin de procéder à la refonte de la société.

Ces derniers temps, on a fréquemment parlé et écrit sur la nécessité de la bolchevisation de l'Internationale Communiste. C'est là une tâche urgente, indispensable, dont la nécessité se fait sentir encore plus impérieusement après les terribles leçons qui nous ont été données l'année dernière en Bulgarie et en Allemagne. Le bolchevisme n'est pas une doctrine (c'est-à-dire n'est pas seulement une doctrine), mais un système d'éducation révolutionnaire pour l'accomplissement de la révolution prolétarienne. Qu'est-ce que bolcheviser les Partis communistes? C'est les éduquer, c'est sélectionner dans leur sein un personnel dirigeant, de façon qu'ils ne flanchent pas au moment de leur révolution d'Octobre.

Deux mots sur ce livre.

La première phase de la révolution « démocratique » va de la Révolution de février à la crise d'avril et à sa solution, le 6 mai, par la création d'un gouvernement de coalition auquel participaient les mencheviks et les *narodniks*. L'auteur du présent ouvrage n'a pas pris part aux événements de cette première phase, car il n'est arrivé à Pétrograd que le 5 mai, la veille de la constitution du gouvernement de coalition. La première étape de la révolution et ses perspectives sont mises en lumière dans les articles écrits en Amérique. Je crois que, dans tout ce qu'ils ont d'essentiel, ces articles concordent avec l'analyse que Lénine a donnée de la Révolution dans ses *Lettres de loin*.

Dès le premier jour de mon arrivée à Pétrograd, je travaillai en complet accord avec le Comité Central des bolcheviks. Il va de soi que je soutenais entièrement la théorie de Lénine sur la conquête du pouvoir par le prolétariat. En ce qui concerne la paysannerie, je n'avais pas l'ombre d'une divergence de vues avec Lénine, qui terminait alors la première étape de sa lutte contre les bolcheviks de droite, arborant le mot d'ordre de la

« Dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie ». Jusqu'à mon adhésion formelle au Parti, je pris part à l'élaboration d'une série de décisions et de documents portant l'estampille du Parti. Le seul motif qui me fit retarder de trois mois mon adhésion au Parti fut le désir d'accélérer la fusion des bolcheviks avec les meilleurs éléments de l'organisation *interrayonniste* et, en général, avec les internationalistes révolutionnaires. Je menais cette politique avec l'entier assentiment de Lénine.

La rédaction de cet ouvrage a attiré mon attention sur une phrase d'un de mes articles d'alors en faveur de l'unification, phrase dans laquelle je signalais, en matière d'organisation, « l'étroit esprit de cercle » des bolcheviks. Certes, des penseurs profonds comme Sorine ne manqueront pas de rattacher directement cette phrase aux divergences de vues sur le paragraphe 1^{er} du statut. Je ne vois pas la nécessité d'engager là-dessus une discussion, maintenant que, verbalement et effectivement, j'ai reconnu mes grandes fautes en matière d'organisation. Mais le lecteur moins prévenu trouvera une explication beaucoup plus simple et plus directe de l'expression précitée dans les conditions concrètes du moment. Les ouvriers interraymentistes gardaient encore une très grande méfiance à l'égard de la politique d'organisation du Comité de Pétrograd. Voici ce que j'avais répliqué dans mon article : « L'esprit de cercle, héritage du passé, existe encore; mais, pour qu'il diminue, les interraymentistes doivent cesser de mener un existence isolée, à part. »

Ma « proposition » purement polémique, au 1^{er} Congrès des Soviets, de former un gouvernement avec une douzaine de Piéchékhanov fut interprétée — par Soukhanov, je crois — comme la manifestation d'une inclination personnelle pour Piéchékhanov et, en même temps, comme une tactique différente de celle de Lénine. C'est là évidemment une absurdité. Quand notre Parti exigeait que les Soviets, dirigés par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires, prissent le pouvoir, il « exigeait » par là même un ministère composé de gens comme Piéchékhanov. Entre Piéchékhanov, Tchernov et Dan, il n'y avait, en dernière analyse, aucune différence fondamentale; tous, ils pouvaient également servir à faciliter la transmission du pouvoir de la bourgeoisie au prolétariat. Peut-être Piéchékhanov connaissait-il un peu mieux la statistique et donnait-il l'impression d'un homme un peu plus pratique que Tséréteïli ou Tchernov. Une douzaine de Piéchékhanov, c'était un gouvernement composé de représentants ordinaires de la démocratie petite-bourgeoise, au lieu de la coalition. Quand les masses pétersbourgeoises dirigées par notre Parti arborèrent le mot d'ordre : « A bas les dix ministres capitalistes! », elles exigeaient par là même que les menche-